



Mai 68 : la petite bibliothèque

Mai 68 : la petite bibliothèque : La sélection du « Monde des livres » parmi les nombreuses parutions récentes qui accompagnent le cinquantenaire. 1968. De grands soirs en petits matins, de Ludivine Bantigny, Seuil, « L'univers historique », 450 p., 25 €. Contredire les clichés sur 1968, décaper les faux savoirs et les vrais procès qui font de Mai une simple parenthèse ludique, voire l'origine condamnable des pires travers sociaux, tels sont les buts de Ludivine Bantigny dans cette synthèse nourrie d'une considérable recherche de première main. L'entreprise est superbement réussie. Seize chapitres ciselés éclairent toutes les facettes de l'événement 1968, depuis l'avant-Mai, d'une surprenante densité revendicative, jusqu'à toutes les formes d'action, d'invention, de contestation et de répression qui surgissent au printemps. Le propos n'est pas chronologique, toutefois : plutôt que l'enchaînement des causalités, c'est le fourmillement du réel qui emplit ces pages, au plus près des individus et de leurs expériences. Paysans qui fournissent en vivres des ouvriers grévistes, policiers inquiets de l'insuffisance de leur équipement, joie fugace ou durable des solidarités éprouvées dans la rue : d'innombrables exemples permettent à l'auteure de restituer l'intensité d'un moment où tous les rapports de domination ordinaire, à l'université, à l'usine, à l'hôpital, font plus que vaciller, sauf peut-être entre hommes et femmes. Elle en montre les dimensions internationales : souvenirs de la guerre d'Algérie, dénonciations de l'impérialisme américain au Vietnam, militantismes inspirés par les luttes des étudiants allemands ou polonais sont autant d'expériences antérieures qui subitement cristallisent. Rapide sur les artistes, cinéastes ou écrivains, l'ouvrage consacre en revanche des passages très neufs au monde rural, généralement délaissé par tant d'études qui font de la scène parisienne l'unique décor du mouvement. Le livre donne à l'événement son étendue et son imprévu. Sa violence, aussi : les corps endoloris ou rendus infirmes par les coups de matraque au mois de mai et les « morts oubliés de juin » sont évoqués avec une rare force. Le projet est servi par une écriture aussi précise qu'enlevée, travail sur la langue qui n'est pas gratuit ni décoratif, mais nécessaire pour rendre compte d'un temps où l'invention verbale et le jeu sur les mots, tout à la fois ironique, politique et poétique, traversent les mobilisations. On l'aura compris, l'auteure se situe du côté des protagonistes de la contestation, qu'elle désigne comme des « ami(e) s et des allié(e) s ». Ce texte fortement engagé reste pourtant pleinement de l'histoire. De l'histoire, pas seulement au sens disciplinaire et méthodologique, même si l'ampleur des dépouillements d'archives laisse pantois, mais d'une manière bien plus profonde : un travail sur les acteurs, leurs émotions et leurs mots, sur les temporalités et les possibles, qui donne toute son intelligibilité au passé. Un effort admirable, qui s'approche sans doute autant qu'il est possible, pour 1968, du but que s'était fixé Michelet (1798-1874) dans son Histoire de France : celui d'une « résurrection de la vie intégrale ». A. Lo. Lire aussi : Mai 68 hors les murs Les Années Mao en France. Avant, pendant et après Mai 68, de François Hourmant, **Odile Jacob**, 276 p., 22,90 €. Il n'y a presque plus personne pour se réclamer de Mao Zedong (1893-1976), hormis un nombre infime d'ex-maoïstes, comme Alain Badiou. Les catastrophes du Grand Bond en avant (1958-1960) puis de la Révolution culturelle (1966-1969), responsables de millions de morts, ont pourtant jadis suscité autant de ferveur que d'aveuglement dans certains cercles militants, intellectuels et artistiques. L'historien François Hourmant explore, sans empathie, cette déconcertante fascination virant au culte de la personnalité, bien au-delà du gauchisme. Il repère trois phases : les « années exotiques » (1966-1969), de tendance romantique révolutionnaire, au temps de La Chinoise, de Jean-Luc Godard ; les « années dogmatiques » (1969-1971), qui voient, après Mai 68, la montée d'un militantisme sectaire et ascétique, avec la Gauche prolétarienne et les « établis » en usine ; les « années utopiques » (1971-1974), où fleurit la mode des récits politico-littéraires de voyages, sous l'influence de la revue Tel quel de Philippe Sollers. Le paradoxe est que le maoïsme représenta pour beaucoup une façon de célébrer, contre la stagnation bureaucratique en URSS, la spontanéité créatrice des masses. S. Au. Les Années 68, de Patrick Rotman et Charlotte Rotman, Seuil, 348 p., 35 €. Mai 68 ne fut pas un événement parisien. Ce ne fut pas non plus un phénomène français. Si l'on comprend en outre qu'il a commencé bien avant 1968 et a structuré, au minimum, la décennie suivante, on est prêt à plonger dans l'album réalisé par le documentariste Patrick Rotman et sa fille, la journaliste Charlotte Rotman, belle entreprise de décentrage tous azimuts du

point de vue, qui traduit visuellement la force des transformations que les événements de Mai cristallisèrent. Publié en 2008, introuvable depuis, il réunit Janis Joplin et Georges Pompidou, Gilles Deleuze et Yasser Arafat, mêle la guerre du Vietnam, le bidonville de Nanterre, la minijupe, Mao, la mort de Robert Kennedy, l'intervention soviétique à Prague et, bien sûr, quand même, de spectaculaires photos de barricades ou de combats de rue en France, à Paris, en mai. On pourrait sans doute lui reprocher de noyer la singularité de l'événement en apposant son label sur toute une époque. Sauf qu'il s'agit moins ici d'analyser et de comprendre que de donner, par la richesse iconographique, l'art virtuose de la maquette, la précision des textes, en un mot par le rythme, le sentiment du flux tout-puissant de l'histoire. Fl. Go Voyage en outre-gauche. Paroles de francs-tireurs des années 1968, de Lola Miesseroff, Libertalia, « Poche », 288 p., 10 €. Voilà un livre qui participe salutairement de l'inflexion historique consistant à « décentrer » Mai 68. Comme le montre Lola Miesseroff, la révolte ne fut pas seulement parisienne mais provinciale, à la fois étudiante et ouvrière, animée par une multitude d'acteurs fuyant la notoriété, soucieux de réaliser ici et maintenant un monde libéré de la marchandise et de la hiérarchie. La limite et la beauté de ce livre tiennent à son absence de visée scientifique : en se fondant sur son expérience de militante forgée autour de Marseille, et sur une trentaine de témoignages anonymes, l'auteure déploie des « mémoires croisées » qui rappellent comment, à partir du milieu des années 1960, la révolte s'est cristallisée à partir de foyers de contestation radicaux et atypiques. Elle baptise « outre-gauche » cet archipel hétérogène, à la fois anticapitaliste et antistalinien, qui rêvait de démocratie des conseils, dans le sillage du groupe Socialisme ou barbarie et sous l'influence de l'Internationale situationniste. Chahutant les organisations maoïstes et même trotskistes, cette nébuleuse libertaire a joué un rôle-clé dans le déclenchement de la révolte. A Strasbourg, puis Nantes et Bordeaux, elle a débordé les bureaucraties syndicales étudiantes et ouvrières, sous le signe de la démocratie directe, de l'anarchie et du surréalisme. On apprend beaucoup de choses, par exemple comment, sur la plage d'Arcachon, avaient été expérimentés des pyramides humaines – les « tas » – entre gens qui ne se connaissaient pas : dans ce cas-là du moins, « l'idée n'était pas de baiser, mais de sentir les corps ». Dénonçant la civilisation du travail et de la consommation, exaltant la libération de la parole, ce mouvement était aussi porteur de contradictions et d'illusions que les décennies 1970-1980 allaient révéler. S. Au. L'Événement 68, d'Emmanuelle Loyer, Champs, « Histoire », 414 p., 11 €. « Que reste-t-il de Mai 68 ? » Non contente de se moquer de l'éternel retour, « chaque année en "8" », de la même question, l'historienne Emmanuelle Loyer lui apporte une réponse imparable : ce qui reste, ce sont des tracts, des articles, des discours, des dessins, bref des archives à foison. Son livre, paru une première fois en 2008 sous le titre Mai 68 dans le texte (Complexe), se veut un retour « à l'événement dans sa matérialité ». Les documents qu'elle tisse ensemble, et que son commentaire limpide et précis élucide à mesure, tiennent à la fois de la pratique insurrectionnelle, de la revendication, de la protestation et d'une production utopique à jet continu – sur tous les sujets, de l'enseignement du latin au régionalisme breton, en passant par toutes les formes d'autonomisation de la vie sociale. On y entend aussi bien la voix du général de Gaulle prévenant la France de Mai contre le risque de « se résigner à un pouvoir qui s'imposerait dans le désespoir national », à savoir « le communisme totalitaire », que les réponses sarcastiques des étudiants et ouvriers. On y assiste au débat d'un pays avec lui-même, dans l'effervescence et l'inventivité des premières fois. Fl. Go. 68, et après. Les héritages égarés, de Benjamin Stora, Stock, « Un ordre d'idées », 184 p., 17,50 €. Autoportrait sur fond de désenchantement historique, ou petit traité d'histoire contemporaine mêlé de souvenirs intimes, 68, et après, texte vif et sensible, pourrait aussi se décrire comme la lutte d'un homme avec sa propre mélancolie. L'historien Benjamin Stora y revient sur son passé politique, de son entrée, en mai 1968, à l'Organisation communiste internationaliste (OCI), fief du trotskisme « lambertiste » – du nom de son principal dirigeant, Pierre Lambert (1920-2008) –, dont il deviendra l'un des cadres, jusqu'à son bref passage par le Parti socialiste dans les années 1980. Mai 68 fut, pour ce jeune rapatrié d'Algérie, l'occasion à la fois de « s'intégrer et [de] contester ». Evoquant son entrée dans le militantisme révolutionnaire, il relie avec beaucoup de finesse son exaltation, son « romantisme » et l'intransigeance extrémiste du trotskisme pratiqué à l'OCI, « sorte de mixte entre nihilisme individualiste et stalinisme collectif ». Il finit par comparer les militants de ce mouvement, par leur « volonté de pureté » et de « violence », aux jeunes djihadistes d'aujourd'hui, concluant cette évocation par un glaçant : «

Heureusement que nous n'avons pas pris le pouvoir. » Que restait-il à faire une fois dissipées les illusions de cette radicalité? Le récit de l'arrivée au Parti socialiste en 1986, parmi quatre cents autres transfuges de l'OCI, dont Jean-Christophe Cambadélis – décrit avec une savoureuse cruauté en manipulateur des convictions des autres –, devient vite celui du passage d'une impasse à une autre. Joint à l'évocation pudique de la maladie et de la mort de sa fille, ce tour d'horizon des « espoirs abandonnés » tend à transformer le livre en chant funèbre d'une génération. Mais les pages finales, sur la transition de l'engagement politique à l'engagement intellectuel, métamorphose du même ancien désir de justice, sonnent comme un réveil, un renouvellement des élans évanouis. Et, si aucune aberration idéologique ni aucune trahison ne s'en trouve justifiée, le passé semble se faire plus léger, et laisser enfin la place aux promesses et aux surprises du présent. Fl. Go.